

Djamila Ribeiro

# Chroniques sur le féminisme noir

Traduit du brésilien par  
Paula Anacaona

  
ANACAONA  
EDITIONS

# Table des matières

Les différentes vagues du féminisme .....	9
Le féminisme noir .....	14
L'homme blanc peut-il interpréter la lutte féministe et antiraciste ? .....	17
Qui assume la responsabilité de l'abandon de la mère ? .....	21
Le vrai humour donne un coup dans l'estomac de celui qui opprime .....	24
Quand les opinions tuent aussi .....	28
Sois raciste et gagne la célébrité et l'empathie .....	33
Le racisme à l'envers n'existe pas .....	38
La femme noire n'est pas un déguisement de carnaval .....	42
La revanche du gardien de but Barbosa .....	45
Une femme noire au pouvoir gêne .....	49
Je dis non au <i>blackface</i> .....	51
Liberté d'expression et racisme .....	54
L'hypocrisie contre les religions d'origine africaine .....	57
Lorsque les racistes sont surpris par le racisme des autres.....	60
Être contre les quotas raciaux, c'est accepter la pérennité du racisme .....	64
Marre d'entendre parler de racisme et de machisme ? Alors imaginez ceux qui le vivent ! .....	69
Respectez Serena Williams .....	72

Pas de hashtag pour les fillettes des quilombos .....	75
Simone de Beauvoir et l'imbécilité sans limite des autres ...	78
« Et si ta mère t'avait avortée ? ».....	82
Il n'y a pas de « mulâtresse au fond de nous » .....	85
Les vies noires sont importantes – ou l'émotion est sélective ? .....	90
Non à la fétichisation de la pauvreté .....	93
Le racisme est une problématique blanche .....	96
« Belle, réservée et bonne ménagère » : c'est tellement 1792 ! .....	102
Métissage et culture du viol .....	105
Le maire de Rio et la déshumanisation de la femme noire ....	108
Un féminisme noir pour un nouveau cadre civilisateur ....	111
Le mythe de la femme moderne .....	117
Racisme : petit manuel à l'usage des néophytes .....	120
Qu'est-ce que l'autonomisation des femmes ? .....	124
Être étrangère dans son propre pays .....	127
Manifeste contre la mulâtresse <i>Globeleza</i> .....	130
Le masque du silence - Djamila Ribeiro par elle-même ....	138
Suggestions de lectures et liens .....	164

Ces chroniques ont été publiées dans *CartaCapital* entre 2014 et 2017.

# Les différentes vagues du féminisme

Globalement, l'objectif du féminisme est une société sans hiérarchie de genre – le genre n'étant pas utilisé pour concéder des privilèges ou légitimer l'oppression. Ou bien, comme le dit Maria Amelia Teles dans l'introduction de sa *Brève histoire du féminisme au Brésil*, c'est :

« (...) parler de la femme, en termes d'aspiration et de projet, de rébellion et de recherche constante de transformation, parler de tout ce qui entoure la condition féminine, et ce n'est pas seulement une volonté de voir cette femme réhabilitée sur les plans économique, social et culturel. C'est plus que cela. C'est assumer la posture inconfortable de s'indigner du phénomène historique où la moitié de l'humanité s'est vue millénairement exclue dans les différentes sociétés au fil du temps. »<sup>1</sup>

Au Brésil, le mouvement féministe a commencé au XIX<sup>e</sup> siècle avec ce que nous appelons la première vague. Nisia Floresta en est l'un des grands noms. À cette époque, les revendications

<sup>1</sup> TELES, Maria Amélia de Almeida. *Breve história do feminismo no Brasil - e outros ensaios*. São Paulo: Alameda, 2017.

étaient axées sur des sujets comme le droit de vote et à la vie publique. Ainsi, en 1922, est née la Fédération brésilienne pour le progrès féminin, qui avait comme objectif la lutte pour le suffrage féminin et le droit au travail sans obligation d'avoir l'autorisation du mari.

La deuxième vague a commencé dans les années 1970, dans un moment de crise de la démocratie. Outre la lutte pour la valorisation du travail de la femme, pour le droit au plaisir et contre les violences sexuelles, cette deuxième génération s'est dressée contre la dictature militaire. Le premier groupe dont on a la trace a été formé en 1972, et était composée majoritairement de professeures universitaires. Puis le Mouvement féminin pour l'amnistie a été créé en 1975. Cette même année, le journal *Brasil Mulher* a été lancé, d'abord édité dans l'État du Parana puis transféré à São Paulo, avec une circulation jusqu'en 1980.

C'est aussi à partir des années 1970 que les militantes noires des États-Unis comme Beverly Fisher ont dénoncé l'invisibilité des femmes noires dans les revendications du mouvement féministe. Au Brésil, le féminisme noir a commencé à prendre de l'ampleur à la fin des années 1970/ début des années 1980, avec l'objectif que les femmes noires soient reconnues comme sujets politiques.

La troisième vague du féminisme, au début des années 1990 sous l'impulsion de Judith Butler, a commencé à critiquer les modèles établis lors des périodes précédentes en débattant de micropolitique. Certaines de ces féministes cherchaient à montrer à quel point le discours universel est exclu, car les femmes sont opprimées de façons différentes, ce qui rend nécessaire une discussion du genre en y intégrant la classe et la race, et en prenant en compte les spécificités de chacune. L'universalisation de la catégorie « Femmes », avec pour ligne de mire la représentation politique, avait été faite jusqu'à présent en se

basant sur la femme blanche de classe moyenne – travailler sans l'autorisation de son mari, par exemple, n'a jamais été une revendication des femmes noires ou pauvres. En outre, cette troisième vague de féministes propose la déconstruction des théories féministes et des représentations qui pensent la catégorie de genre de façon binaire, c'est-à-dire masculine/féminine.

Simone de Beauvoir avait déjà dénaturé l'être femme, en 1949, avec *Le deuxième sexe*. En disant : « On ne naît femme, on le devient », la philosophe distingue la construction du « genre » de celle du « sexe donné », et montre qu'il n'est pas possible d'attribuer aux femmes certaines valeurs et comportements sociaux comme étant biologiquement déterminés. La division sexe/genre fonctionnerait comme une sorte de base de la politique féministe, en partant de l'idée que le sexe est naturel et le genre est socialement construit et imposé, assumant ainsi un aspect de l'oppression. Cette base fondatrice duelle a été le point de départ de Butler, qui questionne le concept de femmes comme sujet du féminisme, et réalise ainsi une critique radicale du modèle binaire en tentant de dénaturer le genre.

L'essai *Trouble dans le genre. Le féminisme et la subversion de l'identité*, de Judith Butler, est l'un des grands cadres théoriques de cette troisième vague, tout comme *Le deuxième sexe* l'a été pour la deuxième. Ainsi, comme l'explique Sandra Harding dans son article *L'instabilité des catégories analytiques dans la théorie féministe* :

« Les recherches universitaires tournées vers les questions féministes s'efforçaient, au départ, d'étendre et de réinterpréter les catégories de divers discours théoriques, afin de rendre les activités et les relations sociales des femmes analytiquement visibles dans le champ des différentes traditions intellectuelles. »<sup>1</sup>

1 HARDING, Sandra. "A instabilidade das categorias analíticas na teoria feminista". *Revista Estudos Feministas*, n. 1, pp. 7-32, 1993.

Par ailleurs, les débuts de la théorie féministe ont été marqués par le compromis universitaire dirigé vers la cause de l'émancipation des femmes.

Il est important de souligner qu'il n'existe pas une seule approche féministe : il existe une vraie diversité quant aux positions idéologiques, points de vue et perspectives adoptés, tout comme il y a des groupes divers, avec des postures et des actions différentes.

Notez également que je n'ai pas fait de distinction entre la théorie féministe (les études universitaires axées sur les questions de la femme) et le mouvement féministe dans la pratique. En effet, je soutiens la vision de Patricia Hill Collins, pour qui la théorie est la pratique personnelle. L'une doit exister pour interagir dialectiquement avec l'autre, plutôt que d'en faire des dichotomies stériles. La théorie aide dans la pratique, et vice-versa.

La relation entre politique et représentation est l'une des plus importantes en ce qui concerne la garantie des droits pour les femmes, et c'est justement pour cela qu'il est nécessaire de revoir et de questionner qui sont ces sujets que le féminisme représente. Si l'universalisation de la catégorie « Femmes » n'est pas combattue, le féminisme continuera à laisser un grand nombre d'entre elles sur le côté, alimentant par là-même les structures de pouvoir.

Ne pas inclure, par exemple, les femmes transgenre sous prétexte qu'elles ne sont pas des femmes renforce ce que le mouvement combat tellement, et que Beauvoir avait pourtant réfuté si brillamment en 1949 : la biologisation de la femme, ou la création d'un destin biologique. Si l'on ne naît pas femme, si être femme se construit, si le genre est une *performance* (dans le sens butlérien), cela n'a aucun sens d'exclure les transgenres en tant que sujets du féminisme. Le mouvement féministe doit

être intersectionnel<sup>1</sup>, doit laisser parler et donner une représentation aux spécificités existantes de l'être femme. Si l'objectif est la lutte pour une société sans hiérarchie de genre, mais qu'il existe des femmes qui, au-delà de l'oppression de genre, souffrent d'autres oppressions comme le racisme, la lesbophobie ou la transmisogynie, alors il devient urgent d'inclure et de penser les intersections comme priorité d'action, et non plus comme sujets secondaires.

1 L'intersectionnalité désigne la situation de personnes subissant simultanément plusieurs formes d'oppression dans une société. Ce terme a été proposé par l'universitaire afro-féministe américaine Kimberlé Crenshaw en 1989 pour parler spécifiquement de l'intersection entre le sexisme et le racisme subi par les femmes afro-américaines. Il englobe désormais toutes les formes de discriminations qui peuvent s'entrecroiser. (N.d.T.) Voir également « Un féminisme noir pour un nouveau cadre civilisateur », p.111.

# Le féminisme noir

Le féminisme noir a commencé à gagner en puissance à partir de la deuxième vague du féminisme, entre 1960 et 1980, suite à la création du mouvement National Black Feminist aux États-Unis, en 1973, et aussi parce que les féministes noires ont commencé à écrire sur ce thème, créant ainsi une littérature féministe noire. Cependant, j'aime bien dire que, bien avant cela, les femmes noires défiaient déjà le sujet « Femmes » tel que défini par le féminisme.

En 1851, Sojourner Truth, ancienne esclave devenue oratrice, prononça son fameux discours *Ne suis-je pas une femme ?* lors de la Convention des droits des femmes en Ohio :

« Cet homme là-bas dit que les femmes ont besoin d'être aidées pour monter en voiture, et qu'on doit les porter pour passer les fossés, et qu'elles doivent avoir les meilleures places partout. Personne ne m'aide jamais à monter en voiture, ou à passer les fossés, ou ne me donne une meilleure place ! Et ne suis-je pas une femme ? Regardez-moi ! Regardez mon bras ! J'ai labouré, planté, et rempli des granges, et aucun homme ne pouvait me devancer ! Et ne suis-je pas une femme ? Je pouvais travailler autant qu'un homme, et manger autant qu'un homme – quand j'avais assez à manger – ainsi que supporter tout autant le fouet ! Et ne suis-je pas une femme ? J'ai accouché de cinq enfants, dont la plupart ont été vendus

comme esclaves. Quand j'ai montré ma douleur de mère, personne, à part Jésus, ne m'a entendue ! Et ne suis-je pas une femme ? »

En fait, elle annonçait déjà la différence radicale de situation entre la femme noire et la femme blanche. Tandis qu'à cette époque les femmes blanches luttèrent pour avoir le droit de voter et de travailler sans l'autorisation de leur mari, les femmes noires luttèrent pour être considérées comme des personnes.

Au Brésil, le féminisme noir a gagné en puissance dans les années 1980. Selon la sociologue Nubia Moreira :

« La relation des femmes noires avec le mouvement féministe commence avec la III<sup>e</sup> Rencontre féministe latino-américaine, organisée à Bertioga en 1985, d'où émerge l'organisation actuelle des femmes noires avec une expression collective, dans l'objectif d'acquérir une visibilité politique dans le camp féministe. À partir de cette date surgissent les premiers collectifs de femmes noires, et les premières rencontres régionales et nationales de femmes noires. Auparavant, on a trace d'une participation des femmes noires dans la Rencontre nationale des femmes, réalisée en mars 1979. Cependant, il nous semble que c'est à partir de la rencontre de Bertioga de 1985 que se consolide, chez les femmes noires, le discours féministe, puisque lors des décennies précédentes il y avait un rejet de la part de certaines femmes noires à accepter l'identité féministe. »<sup>1</sup>

Il existe encore, chez un grand nombre de féministes blanches, une forte résistance à percevoir que, même si nous sommes unies par le genre, d'autres spécificités nous séparent et nous éloignent. Tant que les féministes blanches traiteront la question raciale avec antipathie ou comme une division, au lieu

<sup>1</sup> MOREIRA, Núbia Regina. *Representação e identidade no feminismo negro brasileiro* (article présenté lors du séminaire international Faire le genre de l'UGSC, Florianópolis, 7 août 2006).

de reconnaître leurs privilèges, le mouvement ne pourra pas avancer, et ne fera que reproduire les vieilles et bien connues logiques d'oppression.

Dans *Le deuxième sexe*, Beauvoir dit :

« Si la "question des femmes" est si oiseuse, c'est que l'arrogance masculine en a fait une "querelle". Et quand on se querelle, on ne raisonne plus bien. »

J'actualise ce raisonnement pour la question des femmes noires : si la question des femmes noires est si oiseuse, c'est que l'arrogance du féminisme blanc en a fait une querelle, et quand on se querelle, on ne raisonne plus bien.

Dans les œuvres sur le féminisme au Brésil, il est fréquent de ne trouver aucune mention du féminisme noir, ce qui est très symptomatique. Pour qui donc est ce féminisme, alors ? Il faut comprendre une fois pour toutes qu'il existe une variété de femmes contenues dans l'être « Femme », et il faut rompre avec la tentation de l'universalité, qui ne fait qu'exclure.

Nous avons de grandes chercheuses et penseuses noires, Brésiliennes ou étrangères, comme Sueli Carneiro, Jurema Werneck, Núbia Moreira, Lélia Gonzalez, Beatriz Nascimento, Luiza Bairros Cristiano Rodrigues, Audre Lorde, Patricia Hill Collins et bell hooks, qui ont produit et produisent de grandes œuvres et réflexions. Il n'est jamais trop tard pour commencer à les lire !

# L'homme blanc peut-il interpréter la lutte féministe et antiraciste ?

Quand nous parlons de la question de l'interprétation, il y a toujours quelqu'un pour dire : « Tout le monde peut parler des oppressions, je n'ai pas besoin d'être noir pour soutenir la lutte ». C'est vrai, vous n'avez pas besoin, et c'est même le devoir des non-noirs de prendre conscience et de lutter contre les oppressions. Mais ce que beaucoup de gens ne comprennent pas, c'est que ce sont eux qui ont toujours parlé sur nous.

Les premiers travaux universitaires sur la question du racisme, par exemple, ont été réalisés par des non-noirs, justement parce que le racisme empêche l'accès de la population noire aux espaces universitaires. Un grand nombre de ces études sont d'excellente qualité, d'autres ne le sont pas, mais ce n'est pas la question.

Si les individus blancs continuent à parler sur les individus noirs, nous ne changerons pas la structure d'oppression qui confère déjà ces privilèges aux blancs. Nous, noires et noirs,



continuerons à être écartés des espaces de pouvoir. Notre lutte existe à cause de cette séparation. De sorte que nous ne pouvons pas continuer à rester écartés du mouvement formé précisément pour combattre ces inégalités.

Lorsqu'un individu ne comprend pas cela, je me demande jusqu'à quel point il est notre allié. En tant que noire, je ne veux plus être l'objet de l'étude : je veux en être le sujet. Puisque je suis déjà exclue de divers espaces, un allié devrait voir l'importance de mon discours sur les problèmes qui m'affligent plutôt que de vouloir parler pour moi. Il devrait utiliser son espace de privilège pour donner de l'espace à des groupes qui ne l'ont pas – et aussi parce que ce privilège a été construit sur le dos de ceux qui ont été, et sont encore, historiquement discriminés.

En 2015, la philosophe Judith Butler était au Brésil pour la première fois. J'avais étudié son œuvre pendant ma maîtrise et mon directeur de mémoire, qui avait été invité à la rencontrer, m'a proposé de l'accompagner. J'allais la rencontrer pour la première fois. Finalement, il ne put s'y rendre mais il insista pour que j'y aille seule. Son geste a montré qu'il était un allié. Je n'aurais pas pu être dans cet espace sans son attitude consciente. En tant que féministe étudiant Judith Butler, c'était important que je la rencontre. Voilà ce qu'est être sujet politique. Le contraire ne ferait que valider notre exclusion de certains espaces.

La même logique vaut pour le féminisme. Les femmes blanches gagnent jusqu'à 30% de moins que les hommes blancs au même poste ; les femmes noires, jusqu'à 70%. Nous sommes toutes une minorité dans les espaces de pouvoir. Comment un homme blanc privilégié ne comprend-il pas que, si c'est lui qui interprète cette lutte, les femmes continueront à être écartées ?

Si un homme veut se positionner en faveur du féminisme, il n'a pas besoin de gagner de l'argent en écrivant sur ce thème. Il peut discuter avec ses proches, s'opposer à un ami qui qualifie une femme de « bombe sexuelle » et lui expliquer que c'est du harcèlement. S'il est professeur, il doit soutenir ses élèves féminines, et non les harceler. Il peut débattre du sujet en salle de classe, il peut se positionner en faveur de ces thèmes au sein du département de l'université. S'il est père, ou époux, il peut s'acquitter de ses obligations – nettoyer derrière lui, laver ses slips – sans penser qu'il mérite une médaille. Les journalistes peuvent aborder le thème avec respect et interviewer davantage de femmes, surtout des femmes noires, qui continuent à manquer d'espace. Les parlementaires peuvent mettre la question à l'ordre du jour politique.

Concernant la question raciale, c'est la même chose. Commencez à vous demander : combien de fois ai-je fait un beau discours contre le racisme mais je n'ai pas laissé la parole à une femme noire qui avait plus de légitimité pour parler d'un thème qui la concerne ? Combien de fois ai-je dénoncé les préjugés mais j'ai romantisé ma relation amoureuse avec mon employée domestique noire ? J'ai l'impression que beaucoup d'individus veulent le titre de « féministe » uniquement lorsqu'ils sont sous les projecteurs.

Le discours de Viola Davis, première noire à gagner l'Emmy de la meilleure actrice dans une série dramatique, à 67 ans, nous montre l'importance de l'interprétation. « Pourquoi avait-elle besoin de faire un discours politique ? » se sont plaint certains. Eh bien, parce que l'art n'est pas dissocié des valeurs de la société, parce que l'art pour l'art n'existe pas. Parce que l'industrie du cinéma est raciste, il suffit de regarder.

Nous, femmes noires, avons été émues par sa victoire car nous savons ce que c'est que d'être écartée pour une autre

alors que nous sommes la bonne personne ; nous savons ce que c'est que de ne pas se voir. La victoire de Viola Davis est donc la nôtre. Un individu blanc ne sent pas cette appartenance et cette conquête comme des faits collectifs, car les blancs occupent déjà, en grande majorité, cet espace.

Certains se sont réjouis car ils aimaient cette actrice, mais pour nous, femmes noires, cette victoire a une signification de résistance : c'est comme si nous pouvions toutes devenir Viola Davis. Ne pas comprendre l'importance de la représentativité dans un pays comme le nôtre, qui a connu presque quatre siècles d'esclavage et qui continue à maintenir la population noire en position de subalternité, me donne l'impression que de nombreuses personnes ont besoin de toute urgence de revoir leurs concepts. Voire peut-être leur racisme.

Il faut en finir avec ce syndrome du privilégié où l'individu juge qu'il peut parler de tout sur tout. Il peut parler, certes. Mais, dans certains cas, la question à se poser est : « Dois-je parler ? »

# Qui assume la responsabilité de l'abandon de la mère ?

La nouvelle de l'abandon d'un nouveau-né par sa mère, dans le quartier d'Higienopolis, à São Paulo, a fait les gros titres. Des caméras de sécurité proches du lieu de l'abandon l'ont filmée, laissant son bébé dans un sac plastique. Quelques jours plus tard, elle était identifiée. Les images de son arrestation par la police sont à briser le cœur.

Les réseaux sociaux se sont emparés de l'affaire, avec une pluie de commentaires traitant cette femme de sans cœur, de criminelle, voire d'assassine. Les policiers ont posé avec le bébé pour la photo, puis celui-ci a été confié aux services sociaux.

Je ne soutiens absolument pas l'abandon de cet enfant. Mais pensons à cette affaire sous une autre perspective, voulez-vous ?

Cette femme de 37 ans est employée domestique – à part cela, son identité n'a pas été révélée. Elle a avoué à la police

avoir accouché seule, dans la petite chambre de bonne qu'elle occupe dans l'appartement où elle travaille, sans le dire à ses patrons par peur d'être renvoyée car elle est déjà mère d'une fille de trois ans.

Le public a jugé et lapidé cette femme sans même se questionner sur la violence à laquelle elle a été soumise. J'imagine ce qu'elle a dû ressentir pendant sa grossesse, craignant d'être découverte. J'imagine son angoisse et sa solitude en accouchant seule.

Je questionne l'absence du père. Et lui, ne devrait-il pas être jugé responsable de l'abandon de cet enfant ? Pourquoi les journalistes n'ont-ils pas cherché à savoir qui il était ? Et comment est-ce possible que les patrons n'aient pas remarqué la grossesse de leur employée ?

Dans un pays machiste qui impose la maternité comme destin pour les femmes, il faut penser au-delà du sens commun. Au Brésil, l'avortement est interdit et l'État ne permet pas que les femmes puissent disposer de leurs propres corps. Cependant, et les études le montrent, de nombreuses femmes avortent malgré tout.

La criminalisation de l'avortement détermine lesquelles vont mourir, ou lesquelles devront passer par le désespoir d'abandonner leur enfant par peur de perdre leur emploi. Les femmes de classe privilégiée iront dans une clinique privée et sûre, tandis que les pauvres, en grande majorité noires, avorteront clandestinement, avec des conséquences parfois irréparables, ou alors elles resteront avec leur désespoir. Réfléchissons ici à l'omission et à l'illégalité de l'État.

Si cette femme a caché sa grossesse par peur d'être renvoyée c'est parce que ses patrons l'avaient probablement déjà menacée. Si son enfant n'était pas un problème pour garder son travail, elle n'aurait pas eu besoin d'avoir une attitude aussi

désespérée. Enfin, remarquez le travail dans ces conditions – vivre dans une chambre de bonne, à disposition des patrons, comme les esclaves autrefois...

Le fait de ne pas mentionner la responsabilité du père montre à quel point notre société est machiste et impose à la femme l'obligation de s'occuper de l'enfant – pourtant, est-ce que nous tombons enceinte comme on attrape un virus ? Cela révèle à quel point les constructions sociales privilégient les hommes et créent des valeurs qui placent la femme à une place de transcendance quasiment impossible, pour utiliser un terme de Simone de Beauvoir.

Depuis notre plus jeune âge, on nous apprend que nous devons être mères. On diffuse une idée romantique de la maternité, et on nous la matraque en naturalisant cette place. Et après, on crée la culpabilité. N'entendons-nous pas régulièrement : « Quelle mère est-ce donc pour permettre cela ? » ou « Une bonne mère supporte tout ».

Mais une mère est un être humain, elle n'a pas de super-pouvoirs. Derrière une mère qui supporte tout, il y a une femme qui a mis de côté beaucoup de choses et un père absent et excusé par le patriarcat.

Qui assume la responsabilité du désespoir de cette femme ? Certes, elle a abandonné sa fille nouveau-née, mais elle avait déjà été abandonnée bien avant par le père de l'enfant, par l'État et par une société cruelle et hypocrite.